

LA CULTURE DES ARBRES FORESTIERS.

Le voyageur qui arrive d'Europe est toujours désappointé en voyant si peu de beaux arbres dans nos campagnes. En s'écartant des chemins battus, en remontant l'Ottawa, le Saint-Maurice, le Saguenay, il verra de beaux arbres, s'il s'aventure assez loin ; mais, dans les districts cultivés de la Province, c'est seulement de loin en loin que la vue d'un bel orme, modèle de grâce et de majesté, viendra réjouir ses yeux, et il le saluera avec un sentiment de reconnaissance envers l'homme de cœur qui l'a épargné.

Personne n'admire notre beau pays plus que moi, mais je dois néanmoins admettre que, par une chaude journée d'été, le désert du Sahara, avec ses rares oasis, présente un spectacle à peu près aussi rafraîchissant que celui de la plupart de nos campagnes. Pas d'arbres, pour jeter leur ombre bienfaisante sur nos chemins poudreux et nos pacages desséchés où le bétail haletant se couche à l'abri des clôtures pour se protéger contre les ardeurs du soleil, pas de verdure pour encadrer nos jolies maisons blanches ; bien loin, à l'horizon, une longue ligne, triste et noire, d'arbres négligés, qui ne doivent leur existence qu'à la rigueur des hivers ; le colon a été obligé, malgré lui, de les épargner ; c'est là qu'il prend son bois de chauffage, une affaire de vie et de mort sous un climat comme le nôtre.

Si chaque arpent de terre ainsi dénudé d'arbres rapportait un profit raisonnable au cultivateur, l'on se consolait de la destruction des arbres en s'inclinant devant la loi inexorable de notre siècle, qui convertit tout en argent. Mais que la proportion profitablement cultivée de ce terrain est faible ! Combien y a-t-il, partout, de coins de terre qui ne peuvent être utilisés qu'en y laissant croître les arbres forestiers. Les arbres ne sont pas seulement le plus bel ornement de nos campagnes, ils ne sont pas seulement le produit le plus utile de la nature, donnant le bois de chauffage, de construction, l'ombre, l'abri contre les vents, retenant l'humidité, empêchant les grandes sécheresses, etc., etc. ; au point de vue strictement commercial, leur culture est le placement d'argent le plus productif et le plus sûr que l'on puisse faire.

C'est une tâche difficile que celle d'engager les habitants de notre Province à planter des arbres forestiers. Pendant des générations ils ont vieilli avec l'idée que l'arbre de la forêt était leur ennemi naturel, dont il fallait se débarrasser à tout prix. En arrivant sur leur nouvelle terre, ils trouvaient chaque pouce de terrain en possession de l'ennemi ; avant de construire leur premier abri et de semer leur première poignée de grain, il fallait non seulement abattre des centaines d'arbres, mais les faire disparaître, les anéantir ; les branches et le tronc disparus, la souche se cramponnait encore au terrain avec ses longues racines, et pendant bien des années offrait un obstacle insurmontable à toute culture soignée. Le défaut de communications faciles avec les grandes villes empêchait les colons de tourner à profit le bois des arbres abattus par eux ; quelques hommes entreprenants extrayaient un peu de potasse des cendres, mais la grande majorité ne voyaient dans l'arbre de la forêt qu'un obstacle sérieux, et non un profit ; ils le brûlaient sur place, heureux quand leur ennemi mourant ne se vengeait pas en mettant le feu à toute une concession. J'ai vu des vieux colons menacer du poing des souches gigantesques, encore debout pour leur rappeler les luttes de leur jeunesse. Les enfants et les petits enfants conquérants de la forêt, ont trop bonne mémoire pour chérir l'ennemi de leurs pères, mais dans leur propre intérêt ils doivent voir que le temps est venu d'oublier les haines instinctives et les vieux préjugés.

Ici la terre n'a pas un prix trop élevé pour en consacrer une petite partie à la culture du bois ; en Europe, où il y a beaucoup moins de terrain disponible, et où il a beaucoup plus de valeur qu'ici, l'on plante, chaque année, des milliers d'arpents en arbres forestiers.

L'on me dira : "C'est bon pour les vieux pays, mais non pour un jeune pays comme le nôtre." La Nouvelle Zélande, les Colonies Australiennes, les Indes Orientales même et l'Algérie (relativement à leur colonisation par les Européens) sont des pays plus jeunes que le nôtre, et cependant l'on y travaille sérieusement à planter les arbres forestiers sur une grande échelle. Dans les États-Unis, le gouvernement fédéral et les gouvernements des différents États encouragent la culture des arbres forestiers, au moyen d'octrois de terres, de récompenses en argent et d'exemption d'impôts, et des sociétés puissantes, co opèrent avec énergie et libéralité à cette œuvre bienfaisante.

Le gouvernement du Canada a fait un pas dans la même voie, en offrant des octrois gratuits de terres à ceux qui planteront une certaine quantité d'arbres dans les prairies de l'ouest, mais je crois qu'il faudra des mesures plus énergiques pour donner l'élan, comme l'établissement de pépinières, où l'on pourra se procurer les jeunes arbres et la graine et d'au moins une plantation, pour donner l'exemple, et démontrer d'une manière pratique que la culture des arbres forestiers est à la portée de tous.

Les compagnies de chemin de fer de l'ouest ont commencé la culture des arbres pour leur propre compte ; on dit que la compagnie du chemin de fer de Saint-Paul, Minneapolis et Manitoba, compte maintenant parmi ses employés un surintendant spécial de la culture des arbres, qui vient de faire un contrat pour trois cent mille plants d'arbres ; la plupart des chemins de fer à l'ouest du Mississipi et du Missouri ont commencé à planter des arbres, pour s'assurer, dans l'avenir, un approvisionnement suffisant de traverses et autres bois indispensables.

"Nous ne vivons pas assez longtemps pour en retirer du profit," est la réponse que l'on reçoit bien souvent, lorsque l'on conseille de planter des arbres forestiers.

On ne pense pas ainsi en Europe ; même du temps du bon Lafontaine "un octogénaire plantait." Permettez-moi de vous rappeler sa réponse aux jeunes gens qui se moquaient de lui, parce qu'il plantait des arbres à son âge :

..... La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils, par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui nous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ;
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos toits bleus.

Les hommes sont-ils plus égoïstes en Amérique qu'en Europe ? Ou bien, plutôt, le sentiment d'indépendance est-il assez fortement développé, dans le Nouveau-Monde, pour que la présente génération se contente de ce qu'elle a fait pour elle-même, laissant à ceux qui lui succéderont à se tirer d'affaire, comme leurs pères l'ont fait ? C'est très-bien, mais rappelez vous que, dans un pays où le bois est un objet de première nécessité, vous avez trouvé le bois en abondance. Où est-il, maintenant ? Si vous voulez que vos enfants se tirent d'affaire comme vous l'avez fait, donnez leur les mêmes avantages que vous avez eus, laissez leur du bois. Ce n'était qu'un païen, après tout, celui qui disait il y a deux mille ans : *arbores serit diligens agricola quorum fructus numquam videbit*. Mais je m'écarte de mon sujet, pour me perdre dans les nuages. Revenons à la réalité ; il sera plus utile de démontrer que la culture des arbres forestiers ne rapporte pas seulement des profits énormes, mais encore que la réalisation de ces profits n'est pas aussi éloignée qu'on le pense généralement.